

**Sur<sup>1</sup>**  
***Bruegel ou L'atelier des songes*<sup>2</sup> de C.-H. Rocquet**

**Dominique Daguet<sup>3</sup>**

**Bruegel**

**19 juin 2010** – L'ami Claude-Henri Rocquet a reçu, il y a une dizaine de jours, les premiers exemplaires de son livre *Bruegel<sup>4</sup> ou L'atelier des songes*, enfin sorti après une longue et attentive révision. Il est la nouvelle édition, revue, corrigée, fortement augmentée, d'une première version, parue chez Denoël il y a vingt ou trente ans, dont j'avais lu plusieurs chapitres avec un peu de peine car le texte en était trop serré et en caractères trop petits pour mes yeux... Il est parfaitement justifié de lancer cet ouvrage au Marché de la Poésie, car cette biographie rêvée du peintre apporte sa part de révélation, en son texte rempli d'amour et d'admiration, au travers d'une écriture fluide, légère, soucieuse de sa musique afin que, de ce fait, notre lecture soit à la fois aérienne et précise, comme une correspondance avec ce que montre les œuvres du peintre. Poésie donc. Certains textes en vers, dont un grand nombre du siècle précédent, que l'on répute poèmes n'en ont que l'apparence typographique, non la substance...

Avant-hier, à Bourg-la-Reine, j'ai soupesé le livre au creux de mes mains pour en apprécier le poids et la couverture chez les Spiers, dont la demeure sert de siège à leur maison d'édition. Aujourd'hui, dans l'après-midi, l'auteur était « en signature » sur la Place Saint-Sulpice –

---

<sup>1</sup> - Copyright Dominique Daguet

<sup>2</sup> - Édition Zurfluh.

<sup>3</sup> - Dominique Daguet est poète, essayiste, éditeur (il a fondé la revue « Cahiers Bleus » en 1974, la maison d'édition ANDAS, ...).

<sup>4</sup> - On peut également écrire Brueghel...

moi aussi avec *De l'obscur à l'aurore* – et j'ai ainsi pu recevoir l'exemplaire promis avec sa dédicace, toute fraternelle, tracée au stylo à plume et avec une encre sépia...

Me voici en mesure de reprendre la lecture d'autrefois avec plus de facilité et surtout d'à propos : c'est que l'auteur lui-même est allé plus avant dans le chemin qu'il s'était ouvert à travers l'œuvre du grand Flamand, dont il a mieux saisi encore, me dit-il, la dimension spirituelle.

### **Bruegel encore**

**23 juin** – Je me suis donné le temps de revenir au livre de Claude-Henri Rocquet, et bien m'en a pris... Un ouvrage qui donne plaisir à lire et joie à le pénétrer ne peut pas être mauvais... Je goûte très particulièrement à la fois l'abondance des connaissances, ici distillée sans peser, leur assimilation goûteuse par l'écrivain, et la délicatesse de l'écriture. Pourtant il se décrit là des événements parfois d'une horreur telle qu'on s'attendrait à un réalisme rude et rugueux : non, cette délicatesse musicale n'efface pas l'infamie – je pense ici à l'évocation de ce que vit le notaire graveur de Harlem dans son enfance<sup>5</sup>, Dirk Volckertzoon Coornhert, lorsque furent châtiés les effrayants anabaptistes qui s'étaient emparé pour quelques heures du cœur de la ville – mais permet d'en atténuer les couleurs d'enfer.

L'auteur de cette « *chronique imaginaire* » de la vie de Bruegel au sein de son temps et de son espace a comme contemplé à la fois les lieux où vécut ce philosophe et humaniste du temps de Charles Quint et compris que cette œuvre reflétait en outre une réelle conception chrétienne de notre nature et de notre destin : à travers les événements heureux moins encore qu'à travers les pires heures, telle celle qui lui est montrée de son village d'enfance où avait vécu jusqu'au bout sa mère, et que l'armée d'Espagne

---

<sup>5</sup> - Au chapitre III.

venait de brûler après avoir massacré tous les hommes et toutes les femmes. Efficace de ces évocations à voix tremblée qui obsèdent l'esprit et voilent le cœur : faites souvent à partir de tableaux dont on finissait à force de trop les voir de ne saisir que la délicatesse des matières et des couleurs comme des visions lointaines, des voyages accomplis ou supposés ; aussi de rapports, de lettres des uns et des autres qui connurent, peut-être, l'homme taciturne et discret que fut celui dont Rocquet tisse le songe.

J'ai dit qu'il était bien d'avoir lancé ce livre sous le signe de la poésie, quoiqu'elle soit morte dans le cœur et l'esprit de trop de Français qui ont oublié leur âme ; je cite seulement une phrase parce que je pourrai sans le pouvoir en citer mille : « *Les hommes d'ici, se disait Bruegel, ont travaillé autant qu'à Babel mais leur travail se confond avec l'horizon. Ils ont arraché leur jardin des bouches de la mer. Ils ont repoussé les murailles voraces de la mer et cette plaine dans la brume est leur Terre promise. Parfois, il se penchait et prenait avec affection une motte de terre dans ses mains, puis la reposait à sa place.* »

Déjà, les pages lues tracent l'immense périple accompli avec Bruegel, à partir de quelques éléments vérifiables et beaucoup d'autres rendus vraisemblables par le songe et la réflexion, les déambulations sans fin au sein même des œuvres, telle cette première approche de la ville d'Amsterdam, qui est à la fois Amsterdam et le rêve qu'en font Bruegel et Rocquet en trois dessins à l'encre brune<sup>6</sup>. Une figure d'homme vrai commence pour moi de se dégager de cette brume claire et ombreuse. Est-ce bien le peintre qui vécut aux temps de Charles, arrière petit-fils du Téméraire ? Sans doute assurément. Ou bien, très proche, l'auteur du livre qui épouse ce rêve et prend place aux côtés du premier ? Sans doute également.

---

<sup>6</sup> - Pages 13 et 14.

Il me faudra prendre tout le temps nécessaire pour en goûter, outre le charme, la science, sa portée lumineuse et ses suggestions obscures.

**6 juillet** – Retour à Bruegel : là au moins je suis assuré de ne pas tomber dans le convenu et l'attrape-mouche. Immense mouchoir en main, je lis. Avec l'insertion de mes réflexions de diariste, c'est le meilleur moyen d'oublier parfois mon rhume, qui n'a rien lâché depuis ce matin.

Je n'en suis qu'à la page 156 du livre de Claude-Henri. Il est vrai que les temps de lecture sont courts en ce séjour de Noirmoutier, île mal nommée tant la lumière y est aveuglante... Il faut, tout de même, que je sois suffisamment présent aux miens, aux petits enfants, que j'aime voir ici rassemblés...

De plus, Claude-Henri Rocquet ne saurait être lu au galop... Tout se déguste dans ces chapitres qui tournent autour de Bruegel, que ce soit lors du « Voyage en Hollande », ou bien au cours d'une exploration de miniaturiste de la ville d'Anvers alors en plein épanouissement, et dans ces voyages intérieurs il amasse, par dessins accumulés, une multitude de paysages, d'objets, d'arbres, de paysans, de mariniers ; après viennent « Les jardins et les guerres » où m'ont retenu plus particulièrement des pages admirables sur la Tour de Babel, telle qu'elle fut dans son imaginaire et telle qu'elle s'y métamorphosa avant d'apparaître le phénoménal symbole de toutes nos vanités... Vient ensuite le recours à Bruxelles, où il va se marier avec la fille de Pierre Coecke, qui est à Brux, une demoiselle qui se prépare à devenir femme d'affaires et qu'il avait connue toute petite fille... Le dialogue entre la veuve Coecke, mère de la « future » madame Bruegel, et le fiancé est savoureux, si juste de ton que j'ai de la peine à le croire inventé.

Bruxelles sera la ville de l'homme sérieux, qui ne pense qu'à l'œuvre de peintre qu'il doit accomplir, par opposition à Anvers, qui fut celle de l'enfance et du jeune homme enthousiaste prêt à toutes les découvertes. Et où il a laissé, délaissé une femme avec qui il lui était devenu tout à fait impossible de vivre car menteuse sans rémission.

Là, Bruegel se met à parler de lui à la première personne du singulier : *« J'ai dessiné la scène du monde, nue. Étais-je dramaturge ? Géographe, plutôt. J'ai dessiné ses montagnes, ses vallées, ses fleuves, toute cette étendue. Ce n'est pas seulement le lieu de notre histoire : je voyais l'histoire et le drame de la terre. Je voyais la terre prise comme nous dans le temps qui la change. Ils se trompent ceux qui ne voient dans mon dessin qu'un décor ; le fleuve immobile coule et n'est jamais le même, il est devant nos yeux fils et père de lui-même. Ces nuages se font et se défont comme des pensées. Tous ces plis, ces froissements des montagnes, dans le cours du temps ! Géographe, scribe, archiviste de la terre, je marque son passage d'une forme à la prochaine... »* Et plus loin : *« Je dessine les montagnes comme des colisées sous le cri des corneilles. La pluie géante les ruine et les cisèle encore. Combien de déluges mineurs depuis l'aube des jours ? Et combien couvent déjà sous les ailes du temps ? Combien d'Atlandides dorment-elles sous nos pas, sous nos rames ? Pour ce peuple de fourmis, entre les racines, la moindre averse, ou mon gobelet, peut être un déluge ; en est-il pour les étoiles ? J'ai dessiné le lent frisson du monde, son tremblement... »*

Je n'ai pas mentionné les faits et événements du monde qui scandent le passage des jours et dont Bruegel fut sans doute témoin : les cérémonies royales (avec la belle évocation des démissions en cascades de l'empereur Charles, qui sent la mort venir : *« Ne croyez pas que je pleure la souveraineté dont je me dépouille. Je pleure le pays où je suis né... »*), les évolutions des constructions de

palais et de villes, le creusement des canaux, le passage d'artistes et d'écrivains d'alors, tels Albrecht Dürer, Carel van Mander, Mathias Cock, son probable maître...

Une foule d'informations cueillies aux meilleures sources permettent à Claude-Henri Rocquet de faire le portrait de Bruegel à travers celui qu'il dresse de l'époque et de tous ceux qu'il a rencontrés, connus, fréquentés... et dont on sait plus de choses que de lui-même.

Me reste à découvrir ce qui est dit de Bruegel à Bruxelles, et de ce temps-là où enfin il dressa l'œuvre qui nous fait nous souvenir de lui. J'en suis resté au Triomphe de la mort, qui souligne d'un trait de feu la sottise de l'homme qui se croit fait d'espace et de temps, désireux à l'infini de tout ce qui passe et se détruit.

### **Toujours et encore Bruegel...**

**12 juillet** – Je ne voudrais pas mettre un terme à ce journal d'une année sans achever de donner mes impressions sur le livre de Claude-Henri Rocquet *Bruegel ou l'atelier des songes...* Je vais me contenter de transcrire ici quelques notes rédigées à peine sur de petits morceaux de papier lors de mon séjour à Noirmoutier et que je n'avais pas eu le temps de revoir pour en vérifier la justesse d'impression. Mais les retrouvant, elles me paraissent à la fois si évidentes et si obscures, peut-être à dix lieues du livre, peut-être enfoncées en lui, que je les reprends telles qu'elles furent écrites : mon lecteur n'aura qu'à vérifier par lui-même si j'y ai compris quelque chose ou si je n'ai fait que fantasmer le livre.

NOTE 1 : Livre des surprises incessantes. On croyait que l'auteur parlerait de Bruegel et certes il le fait, l'accompagne sans fin, mais pour nous le montrer du doigt, de son doigt, celui qui écrit, par ce livre qu'en somme il

illustre sans fin pour en faire un parfait miroir de son modèle.

La plume est celle d'un amoureux du pinceau, obsédé plus par le panneau blanc que par la page, à moins que les deux se confondent et que les mots qui décrivent les dessins et les couleurs ne finissent par devenir ce qu'il « disent ». C'est pourquoi, souvent, alors qu'il est question de ce que pense Bruegel, on passe soudain au « je », et ce « je » est tout autant celui de Claude-Henri Rocquet que de Bruegel, qui pourtant développe ce qui le préoccupe, le tenaille, ce désir d'être ensemble celui qu'il est et celui qui parle, si magnifiquement d'ailleurs que l'on ne se rend pas toujours compte que les rêves de Bruegel sont d'abord (peut-être) ceux de l'auteur, rêves ou songes nés de la contemplation des œuvres du peintre vivant au XVI<sup>e</sup> siècle...

Cela, bien entendu, n'est rendu possible que parce que Bruegel n'a livré de lui que ces tableaux qu'aujourd'hui l'on admire sans savoir précisément qui les a peints, puisque derrière ce nom, authentiquement Bruegel, ce cache un inconnu qui n'eut aucun souci de donner des précisions sur sa vie intérieure. Nul journal, nulle correspondance abondante, nul écrit tels ceux de Delacroix, nulles confidences : tout cela tient dans l'œuvre peinte et seulement, et c'est donc par nécessité que l'auteur du livre se doit pour nous en éclairer de découvrir ces secrets-là dans la multiplicité des personnages représentés, de leurs mouvements, rires, larmes, agapes, cruautés, ignominies parfois, danses, postures, sans oublier la présence constante de paysages inspirés de ceux de divers peintres tels Bosch ou Patinir, mais que Bruegel a transformés selon son bon plaisir, ses connaissances, ses observations faites au long de multiples voyages. Et de tout cela l'auteur en profite pour dresser aussi bien le portrait du peintre, qui nous comble de bonheur, que tirer le sien en nous conduisant au sein profond de ses propres délires, tous maîtrisés.

NOTE 2 : Oui, cette vie imaginaire de Bruegel, que le titre du livre évoque fort bien (*L'atelier des songes*), donc imaginée, elle est en soi d'abord un véritable roman ou plutôt un roman vrai, car si le texte semble épouser la forme romanesque il s'octroie le droit de s'appuyer sur une réalité indestructible, celle de l'œuvre peint. Roman bâti sur le peu que l'on sait du peintre et sur l'immensité de ce que l'on voit ! Apport que l'on penserait indéchiffrable mais que l'auteur nous convainc d'avoir su dévoiler, en nous montrant ce qu'il contient de réflexions préliminaires inscrites aussi bien dans les formes de toutes sortes que dans les couleurs de toutes nuances et qui s'insèrent dans le maillage immense de pensées, de déductions se rapportant aux faits de l'histoire d'alors, leur permettant ainsi de paraître ce que probablement, se dit le lecteur subjugué, ce qu'elles furent, un type inédit de « mémoires » d'un homme du XVI<sup>e</sup> siècle.

NOTE 3 : Écriture de miniaturiste, qui ne peut s'empêcher de couvrir la feuille d'une infinité de notations, de détails signifiants, mais pas assez au point qu'il faut encore les compléter par de nouvelles vagues d'autres détails, parfois crasseux, parfois cruels, parfois sublimes, parce qu'alors se comprendra mieux ce qui fut autrefois cherché et donc déjà trouvé dans la nuit d'une pensée qui ne s'exprimait vraiment que dans ces formes et ces couleurs : comme si l'auteur cherchait à transposer en l'écrit cette si vigoureuse vision du peintre qui constitue peu à peu l'enluminure de toute la réalité humaine, comme une sorte d'anthologie significative à la fois de nos misères et grandeurs, de nos joies et deuils, de nos illuminations et aveuglements.



NOTE 4 : Claude-Henri Rocquet écrit d'Icare qu'il voulait, après avoir dominé la terre et les eaux en les survolant, asservir le vent, traverser le feu pour les conquérir et en faire sa chose. Aussitôt je vois en lui l'Homme qui veut tout posséder jusqu'à risquer sa propre existence comme héros d'une parabole de l'affranchi de toutes les nécessités qui, dans cette domination recherchée et parfois atteinte, se retrouve libéré même de Dieu. Et j'écris cela avant de découvrir que C.-H. R. s'empresse, parlant de la *Chute d'Icare* chez Bruegel, de remonter jusqu'à Adam avant sa chute comme après. Il évite seulement l'affaire du « *tu seras comme Dieu* », quoiqu'il voit en l'épée déposée sur le rocher briller celle que l'Archange brandit à la frontière du Jardin de la Création et dont il se sert pour empêcher l'Homme de revenir vers l'Arbre de Vie afin de s'en emparer ; épée que j'imagine aujourd'hui parfaitement représentée par l'explosion initiale vulgairement nommée « bigue-bangue ». Quant au berger debout au centre du tableau, l'auteur le désigne comme un témoin qui note en lui-même tout ce qui se passe, allant même jusqu'à penser qu'il s'agit du Christ venu sauver l'Homme, cet être qui ne veut pas de ce salut hors duquel pourtant il n'y a pour lui que perte et mort.

NOTE 5 : Ce qui est bien admirable dans cette œuvre de Claude-Henri Rocquet c'est qu'il part comme au commandement en des explorations infinies dès qu'il se souvient d'un tableau de son frère jumeau, Pierre Bruegel. Et le premier énonce tout ce que voit le second, d'Anvers à Jérusalem, où pourtant il ne fut point, les mille et une merveilles de la vie comme les mille et une atrocités dont les hommes sont capables, les mille et un éblouissements ressentis à longueur de jours et de nuits et qui forment, reconnaissables entre la multiplicité des œuvres de tous les temps, la trame même des tableaux qu'il a signés et qui

deviennent source intarissable de ce discours sur l'œuvre peint, lui-même intarissable et qui se transforme en une totalité où le peintre se reconnaîtrait, s'il pouvait la lire, comme dans un miroir. Source donc d'un « voyance » qui ne peut avoir de fin tant les détails significatifs se pressent à la porte du dire d'aujourd'hui comme du faire d'autrefois.

NOTE 6 : La façon étonnante dont Claude-Henri Rocquet regarde un tableau : comme d'abord il le survole, notant pour lui-même tel ou tel point qu'il lui faut éclaircir, saisir, parce qu'il en détermine la structure et au-delà la signification, ce qui l'autorisera par la suite à s'interroger tout en étayant les questions nombreuses qu'il se pose par déjà des réponses, formulées comme une avant-garde, sous forme de conjectures à propos de telle ou telle figuration énigmatique, conjectures qui se muent soudain en découvertes d'intentions apparaissant comme indubitables chez le peintre, à moins que ce ne soit plutôt chez l'auteur, intentions profondes, vitales, éternelles... Activité multiforme de l'esprit qui contemple et s'ouvre à une multitude de considérations jusqu'à former autour de chaque œuvre – mais aussi de la vie du peintre – une aura somptueuse que le lecteur découvre avec une surprise, si ce n'est une gourmandise, toujours recommencée...

Ainsi pour « *Jésus porte sa croix* », mais il en va de même pour toutes les autres œuvres. Si je cite ce tableau-là, c'est que Claude-Henri Rocquet, soulignant nécessairement la foi chrétienne de Bruegel, profonde, exigeante, documentée à la lecture des textes fondateurs, ne peut s'empêcher de faire paraître la sienne à la fenêtre de son âme, tout aussi exigeante, tout aussi documentée et sans doute bien davantage approfondie.